

Séquence I, texte 3.

Ovide, *Les Métamorphoses*, livre XV, discours de Pythagore, vers 146-159 et 252-269.

Commentaire

*quaque patet domitis Romana potentia terris,
ore legar populi, perque omnia saecula fama,
siquid habent veri vatum praesagia, vivam.*

Aussi loin que la puissance romaine s'étend sur la terre domptée, les peuples me liront et, désormais fameux, pendant toute la durée des siècles, s'il y a quelque vérité dans les pressentiments des poètes, je vivrai. (fin des *Métamorphoses*, Trad. Lafaye).

Publius Ovidius Naso (-43/ 17) est un poète latin du Siècle d'Auguste, un poète de cour, comme Virgile et Horace, un peu plus jeune qu'eux, dans une époque où il n'y a plus de littérature politique et philosophique (Cicéron, Lucrèce), mais seulement de la propagande artistique à la gloire de l'empereur, encouragée par son ami Mécène. *Magister amoris*, Ovide se spécialise d'abord dans la poésie amoureuse érotique, avec *l'Art d'aimer*, et d'autres poèmes élégiaques et mythologiques. Il finira victime de l'exil, pour des raisons politiques ou morales, voire religieuses, qui restent énigmatiques. Mais sa célébrité lui viendra de son œuvre majeure, écrite au tout début de notre ère, les *Métamorphoses*, seule de ses œuvres écrite en vers épiques. « Épopée de l'Amour et du Devenir », il y chante les métamorphoses des dieux et des hommes, causées par l'amour malheureux, soit tous les plus grands mythes de la méditerranée antique, depuis la création du monde jusqu'à la mort de César. L'amour (sujet du livre) et la grande loi d'analogie (les formes changent mais se ressemblent, se correspondent) dirigent le monde, et sont élevés ici en principe littéraire. A la fin du poème, Ovide fait parler son maître, Pythagore, figure du sage antique, du philosophe, mais aussi du chef de secte, du réformateur religieux, un peu sorcier, shaman, voire démon lunaire, qui vécut au sixième siècle avant J.-C., en Grèce et en Italie, et prêchait le végétarisme et la théorie de la migration des âmes (réincarnation ou métempsychose), comme dans la religion hindoue. Le Sage évoque dans les extraits de ce discours que nous allons étudier la peur de la mort qui égare les hommes et tente de leur expliquer les mystères du monde pour les apaiser : comme chez tous les philosophes antiques, connaissance et sagesse sont avant tout des remèdes pour vivre mieux. Pythagore donne alors la théorie générale des métamorphoses : tout change, se transforme, mais rien ne meurt ; les âmes se réincarnent, changent de corps, et celui-ci se réorganise autrement, comme toute les formes de la nature, dans un mouvement perpétuel. Le texte d'Ovide n'est pas sans évoquer aussi des théories scientifiques, et même des observations de la nature (géologie, fossiles, etc.). Le ton se rapproche finalement assez de Lucrèce, poète matérialiste, qu'il admirait beaucoup.

Quelle vision du monde nous propose ici Ovide, par la bouche de Pythagore ? Quel ton emploie le Sage ici ? Quelle méthode utilise-t-il pour convaincre ? Quels liens ce discours a-t-il avec les philosophies antiques et le sujet mythologique d'Ovide ? Nous verrons tout d'abord le genre et le ton de ce texte, en quoi il s'agit d'un discours poétique et philosophique, épiques et prophétiques ; nous analyserons ensuite le mélange de religion, de mythologie et de science qui caractérise cette pensée, et enfin nous relierons ce texte avec le propos général du poème, les métamorphoses, dont il fait ici la théorie générale.

I. Un Discours poétique et philosophique

Tout d'abord, Pythagore emploie un ton épiques et prophétiques. Il annonce une révélation, du début au vers 7 : il va dire aux hommes les mystères et les destins (*magna nec ... investigata, seriemque fati*). Il évoque aussi les mythes, avec le personnage d'Atlas, et plus loin le mythe des âges issu d'Hésiode (*Les Travaux et les Jours*). Cette révélation est un « chant », *canam*, v. 2, écrit comme tout le poème en vers épiques. Il donne un ton et un cadre surnaturel à son discours, en évoquant une montée au ciel, au sommet de la voûte céleste, à travers les étoiles, pour s'éloigner du monde

terrestre, matériel (v. 2 à 4). Ce cadre astral évoque le texte de Cicéron, mais il ne s'agit plus d'un rêve : Pythagore lui-même est un personnage mythique ou religieux, doué de pouvoirs surnaturels, presque divins.

Cependant, ce texte est avant tout une exhortation, un discours aux hommes : *sic exhortari*, v. 7. Pythagore nous parle directement : *mihi credite*, v. 17, et emploie un ton oratoire, avec des exclamations et des questions rhétoriques (v. 8, 10, 12). L'intertextualité avec Lucrèce est assez évidente, tant dans la forme que dans le propos. Les vers 5-6 et 8 décrivent les malheurs des hommes qui « errent çà et là » avec le même vocabulaire que le texte 1 : *palantesque homines passim et rationis egentis*, et le prophète les « voit d'en haut », avec le verbe *despecto* (*despicio* chez Lucrèce), qui se teinte d'un peu de mépris. On trouve le même genre d'interpellation pathétique : *O genus attonitum*, v. 8. Surtout, Pythagore plaint les hommes pour leur peur de la mort : *trepidisque obitumque timentes*, v. 6 ; *gelidae formidine mortis*, v. 8 ; *timetis*, v. 9 ; cette « mort froide » qui paralyse (*attonitum*) les hommes est évoquée de manière très concrète, avec la flamme du bûcher et la putréfaction qui emportent le corps, et le chiasme du v. 11 : *sive rogi flamma seu tabe vetustas*. Le propos est, comme chez Lucrèce, de rassurer les hommes, mais pas en prônant l'ataraxie. Comme chez Cicéron, Pythagore défend ici une conception de l'âme immortelle, et sa théorie des réincarnations, tout en s'appuyant sur des observations de la nature.

II. Observation scientifique et conception religieuse, pensée mythique

D'une part, le texte s'appuie en effet sur des données de l'observation (*vidi*, v. 25 et 26, *inventast*, v. 28) pour appuyer sa théorie. Pythagore prend ainsi des exemples de phénomènes géologiques, climatiques ou géographiques, aux v.25-26 et 29-32 : le paysage n'a pas toujours été tel qu'on le connaît, la mer peut disparaître, ou recouvrir des terres anciennement immergées ; l'érosion fait descendre les montagnes dans la mer, et creuse des vallées ; le climat lui aussi change, une terre désertique peut devenir un marécage, et vice versa. Il prend également des exemples archéologiques ou paléontologiques, aux v. 27-28 : les découvertes de fossiles ou d'outils en des lieux qui prouvent un changement géologiques. Il prend aussi exemple des événements historiques : *sic totiens versa est fortuna locorum*, v. 24. Ces exemples illustrent donc sa théorie des métamorphoses : tout change, rien de demeure identique. Le vocabulaire et les procédés appuient également ces exemples, comme les alliances de termes et les antithèses : *ex aequore terras*, v. 26 ; *campus vallem*, v. 29 ; *paludosa siccis ... aret ... / sitim ... stagnata paludibus ument*, v. 31-32.

Sa théorie elle-même n'est pas sans évoquer des théories physiques modernes, en particulier la loi de conservation de la masse (et de l'énergie) : *nec perit in toto quicquam, mihi credite, mundo, / sed variat faciemque novat*, v. 17-18 ; *cum sint huc forsitan illa, / haec translata illuc, summa tamen omnia constant*, v. 20-21. Lavoisier dira au 18^{ème} siècle :

« Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. »

Ou plus précisément : « ... car rien ne se crée, ni dans les opérations de l'art, ni dans celles de la nature, et l'on peut poser en principe que, dans toute opération, il y a une égale quantité de matière avant et après l'opération ; que la qualité et la quantité des principes est la même, et qu'il n'y a que des changements, des modifications. »

Lavoisier, *Traité élémentaire de chimie* (1789), p. 101 (source : *Wikipédia*)

Théorie qu'on trouve déjà chez les présocratiques (Anaxagore). On peut noter aussi que contrairement à Cicéron, Ovide ne fait pas intervenir la divinité : c'est seulement la Nature, v. 16, qui agit. On voit ici encore combien le poète est plus proche de Lucrèce.

D'autre part, ce texte défend une conception métaphysique et religieuse. Pythagore annonce aux hommes la vie éternelle : *morte carent animae semperque ... / vivunt*, v. 13-14, comme Scipion chez Cicéron, mais de manière moins idéaliste, et moins politique. L'âme est vouée à se réincarner, à « changer de demeure » : *priore relicta / sede novis domibus ... habitant*, v. 13-14. Le corps n'est pas ici un tombeau ou une prison comme chez Cicéron et Platon, seulement une habitation temporaire. Il n'y a donc pas vraiment de mort et de naissance, seulement des débuts et fins qui s'enchaînent (v. 18-20).

Il y a donc un mélange étonnant pour nous d'observations scientifiques, matérialistes, et de théories religieuses, mystiques. Bien plus, au milieu des observations scientifiques réelles, on trouve une allusion au mythe du déluge : l'ancre sur la montagne, *in montibus ancora summis*, avec le mot *ancora* placé au milieu du complément de lieu, pour marquer la surprise, v. 28. Pythagore terminera d'ailleurs son discours avec le mythe du Phénix, seul oiseau qui renaît de lui-même, de ses cendres. C'est que la conception de la vérité et le rapport au mythe étaient pour les Anciens très différents des nôtres (cf. Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*). Ce qui nous semble se contredire, appartenir à deux domaines, l'un réel, l'autre imaginaire, se complétait pour eux. Ainsi, Platon utilise le mythe comme une démonstration philosophique.

Ovide est d'ailleurs conscient de ces contradictions et joue avec elles : une ironie évidente se dégage quand Pythagore appelle les Enfers « matière des poètes », *nomina vana/ materiam vatam, falsi pericula mundi*, v. 9-10. Son poème mythologique s'avoue-t-il mensonge ? Pythagore lui-même emploie des références mythologiques dans son discours, nous l'avons vu (Atlas, le Déluge, l'Age d'Or). Sont-elles seulement des images, des figures ? Cette ambiguïté est propre à la poésie, au style détaché d'Ovide, mais aussi à la religion polythéiste, où les croyances peuvent se contredire, se confondre, ou même être niées par des philosophes qui les utilisent quand même. Surtout, le propos d'Ovide est justement de parler de ces images, ces métamorphoses, ces apparences trompeuses, qui varient.

III. Théorie des métamorphoses

Pythagore est en fait utilisé par Ovide pour conclure son ouvrage, et donner un fondement théorique au principe qui sous-tend tout le récit des mythes depuis l'origine du monde. Ce monde n'est que métamorphose perpétuelle. Tout est soumis au changement permanent, rien ne dure, ne reste identique : *nec species sua cuique manet*, v. 15 ; *nil equidem durare diu sub imagine eadem*, v. 22. Le vocabulaire qui domine cet extrait est celui de l'apparence, de l'image : *species*, v. 15 (« aspect », radical de *specto*, « voir ») ; *figuras*, v. 16 ; *facies*, v. 18 (« visage, figure ») ; *imago*, v. 22 (« portrait funéraire, fantôme, image ») et des métamorphoses : *renovatrix* v. 15, qui est un néologisme appliqué à la Nature personnifiée ; et surtout les verbes : *ex allis alias reparat*, v. 16 ; *variat* et *novat*, v. 18 ; *versa est*, v. 24. Le moteur de ces changements, qui n'est pas évoqué ici, est l'Amour, le premier dieu selon certaines traditions. Ainsi, selon une conception très profonde, et très matérialiste, Ovide nous explique que le monde n'est pas fait de toute éternité, il continue à se former, se modeler, se transformer en lui-même, *rerum renovatrix natura*, comme se plaira à l'imaginer Diderot (*Rêve de d'Alembert, Lettre sur les Aveugles*). Il annonce les théories scientifiques du 18^{ème} et du 19^{ème}, tant en physique qu'en biologie (évolution).

En outre, la grande loi d'analogie, qui dit que tout se transforme en conservant des similitudes, des identités de forme ou de propriété, est à la fois une vieille pensée mythique, magique, et un principe créateur, artistique, cher aux surréalistes. Les figures majeures sont donc bien ces images, comparaisons ou métaphores, puisque, au fond, nous n'avons que ça. Ovide termine d'ailleurs le discours de Pythagore par le mythe du Phénix, oiseau dont le berceau est aussi son propre tombeau, mythe d'une richesse symbolique inépuisable. Mais ce principe reste également un jeu littéraire, un procédé pour enchaîner ces compilations de mythes, et sa théorie reste empreinte, on l'a vu, de contradictions, d'ambiguïté, d'ironie, et de scepticisme. Les mythes sont des « on dit », et Pythagore lui-même emploie le subjonctif d'atténuation : *crediderim*, « je pourrais croire », v. 23.

Cet extrait du poème d'Ovide est donc un mélange artistique et savant entre poésie, religion, philosophie et science, qui évoque les changements permanents du monde, l'immortalité et la réincarnation des âmes, la peur irraisonnée de la mort, par la bouche du Sage Pythagore, sage un peu sorcier. Ce texte est avant tout un jeu littéraire, mais ces théories pythagoriciennes sont peut-être celles qui, dit-on, causèrent l'exil de leur auteur.